



LA NAISSANCE DU REÏKO

SILOÉ DECONYNCK ET XAVIER VERRYSE

Xavier Verryser Siloé Deconynck

La Naissance du Reïko

© Xavier Verryser Siloé Deconynck, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4063-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Une fois encore je me retrouvais devant ces grands arbres. Leur vert sombre et luxuriant, leurs murmures. Je savais que si je me retournais, je n'apercevrais plus l'enceinte de mon foyer. J'étais à la frontière de l'ombre offerte par la forêt et le soleil aride cognait sur mon visage. Tout était pris dans un tourbillon de chaleur et de vert. Une ombre apparut au loin, louvoyant entre les arbres. Elle était si discrète qu'on aurait pu croire que c'était simplement le vent soufflant sur les branches. Mais je savais que c'était quelque chose de différent, qui se montrait inmanquablement et habitait ces lieux. Quelque chose qui n'était pas humain, mais qui pouvait se déplacer et que parfois, j'entendais rire. J'avancais un peu. Le sol avait une texture étrange ici, il faisait un bruit mou et souple sous mes semelles. J'avais franchi la frontière, quittant les rayons du soleil. J'essayais d'aller vers l'ombre riante, curieux d'en savoir plus. Soudain, je m'enfonçais. Baissant le regard, je vis des lianes qui me liaient les chevilles, m'empêchant de me mouvoir. Elles savaient que j'étais un étranger. Je tirais un peu, avec les jambes, puis avec les mains, mais mes efforts agacés semblaient donner un résultat tout à fait opposé à celui recherché : à chaque mouvement, je m'enfonçais encore. Au loin, j'entendais une sirène. Je ne savais pas vraiment d'où venait ce son, mais il ajoutait une touche anxigène peu appréciable. Un frisson me parcourut. Je sentais *sa* présence, plus proche. Je relevais la tête et vis l'ombre, qui me regardait. L'apparence était effrayante et intrigante. On aurait dit un arbre, tout en écorce. Je ne savais pas si c'était la chaleur qui me donnait des hallucinations, mais j'apercevais deux lueurs jaunes, qui tiraient sur le vert, plantées au milieu de ce qui aurait pu être le visage de l'entité. Je ressentis une sorte de tournis, comme si ces lumières étaient en train de m'aspirer l'âme. La sirène était de plus en plus assourdissante, elle cherchait à attirer mon attention. L'ombre amorça un mouvement, elle avançait maintenant. Voulait-elle en finir, profiter de mon impuissance, ligoté comme je l'étais par ces maudites plantes ? Elle bougeait vite, fonçant vers moi ! J'ouvris la bouche, surpris, au moment où elle m'atteignait. Elle allait si vite qu'on aurait dit qu'elle s'était téléportée. Si vite, que j'eus l'impression qu'elle me passait au travers. Le cœur sur le point d'implorer, je tombais, même si ça n'avait aucun sens de chuter à un moment pareil. Et la maudite verdure qui était partout à présent, me recouvrait, m'enserrait comme un cercueil vert et humide...

J'ouvrais les yeux dans un sursaut, prenant une grande inspiration. Mon cœur

battait bien trop vite. Je n'étais plus enroulé dans des lianes, mais dans le drap de mon lit trempé de transpiration. En revanche, la sirène était bien réelle, me vrillant les tympans. Une alarme, une de plus, elles étaient de plus en plus fréquentes. À moitié redressé, je me laissais retomber sur l'oreiller en râlant. Superbe nuit, magnifique réveil, grinçais-je. Je ne savais que trop bien à quoi correspondait la sirène. Encore un fichu animal enragé qui devait être en train de foncer sur le périmètre de sécurité. À croire qu'ils aimaient venir se faire massacrer ! Ce que c'est stupide, un animal. Du haut de mes trente ans, je n'étais déjà plus un grand optimiste. Cela faisait une dizaine de générations que notre colonie existait sur Terre-II. Du peu que nous savions, nos ancêtres avaient quitté la Terre en catastrophe, plutôt en débandade qu'en explorateurs enthousiastes. En arrivant ici, les colons avaient été pleins de bonnes intentions. On a toujours de bonnes intentions au début de quelque-chose. Ils avaient signé une grande charte, qui était encore conservée dans un cadre, sur son papier jauni. L'idée, c'était de « ne pas reproduire nos erreurs », pour « le bien des générations futures ». Mais ça, c'était sans compter sur la faune et la flore de cette maudite planète, qui s'étaient révélées être extrêmement vindicatives. Si c'était pareil sur Terre, je pouvais comprendre que nos ancêtres aient pris leurs cliques et leurs claques ! Face à des créatures si agressives, je faisais partie de ceux qui consacraient leur vie à se battre pour préserver le semblant de civilisation dont nous disposions encore. Heureusement, la carcasse du vaisseau spatial, et le réacteur qu'il abritait, nous avaient permis énormément de choses, notamment un minimum de confort et de sécurité. Restait l'approvisionnement en eau et nourriture qui était difficile... Parfois, je me demandais comment on en était arrivés là. Mais je me souvenais bien vite qu'y réfléchir ne servait pas à grand-chose. Je faisais partie de ces gens bien heureux dont le rôle n'était pas de penser, mais d'obéir aux ordres, et cela m'évitait bien des problèmes. Et puis, c'est ainsi que j'étais le plus utile au Gouverneur – mon père ! – qui essayait tant bien que mal de nous maintenir à flot – et en vie ! La sirène, toujours aussi violente, me tira de ma rêverie. Je soupirais, agacé par ma difficulté à m'extirper des draps. J'étais supposé être prêt en deux minutes. Evidemment, j'avais largement dépassé ce délai, et on frappa contre ma porte.

« Oh, Khailem, bouge-toi ! »

C'était Seamus, mon binôme et mon second. Il était vraiment temps que je m'active.

« Ouais c'est bon, je suis presque prêt ! »

Je sentais que j'allais être d'une humeur massacrate. Finalement, aller

protéger l'enceinte de la vermine, ça me ferait du bien. J'enfilais mes vêtements et mes bottes avec une célérité honorable, et ajoutais à la va-vite mon plastron, décoré d'une plume, par-dessus mon t-shirt. Autour de mon cou, j'enroulais mon foulard préféré et sur mon front, je plaçais mes lunettes de protection. Ces deux derniers accessoires n'étaient absolument pas réglementaires, pas plus que ma mauvaise habitude d'enfiler la cuirasse à même le t-shirt, ou que la customisation de celle-ci. Lorsque j'ouvris ma porte à la volée, Seamus était toujours planté derrière, sautillant sur place. Son pantalon était impeccable, il avait enfilé sa veste matelassée par-dessus son t-shirt pour compléter la protection offerte par le plastron. Ses bottes étaient cirées, il portait sous le bras son casque rutilant. Et dardait sur moi un regard noir et accusateur sous des sourcils froncés.

« T'es équipé n'importe-comment, qu'est-ce que tu fiches ? Râla-t-il. T'es sensé donner l'exemple, merde ! »

Je levais les yeux au ciel et lui donnait un grand coup dans l'épaule pour passer devant lui dans le couloir.

« Tu le fais déjà, de donner l'exemple, rétorquai-je, pas besoin d'être deux ! »

Il ne répondit rien, mais je l'entendais grommeler. Je l'ignorais, et adoptais un pas de course pour me diriger vers la sortie du baraquement.

« Tu te traînes ! Lui lançais-je. Au lieu de râler, explique-moi ce qu'il se passe !

— La barrière va être attaquée par un troupeau de rhinotaures, ils sont encore à trois ou quatre kilomètres, environ. »

Des fichus herbivores, imposants, avec le cuir épais et une fâcheuse tendance à la destruction. Ces sales-bêtes étaient dotées de grandes et grosses pattes, d'un corps massif. Outre le fait qu'ils étaient impressionnants, le principal problème provenait de leur tête : une grosse tête qui était comme casquée d'une carapace surmontée de petites cornes. Lorsqu'ils fonçaient dans quelque-chose – ou quelqu'un – ça ne faisait généralement pas long-feu. Evidemment, il fallait qu'ils aient décidé ce matin de foncer sur le flanc Est de notre barrière, ce qui me faisait écoper de la responsabilité de les repousser. En tant que chef de ce baraquement, je dirigeais les opérations qui concernaient l'ensemble du quart Est de la ville. Et j'étais supposé être le premier prêt... Encore une porte franchie, et nous débouchâmes dans le hangar-sas, à la fois lieu de rassemblement de la section et sas de sortie vers l'extérieur de la barrière. C'est également là qu'on stockait nos armes et nos véhicules. Tous les soldats du baraquement, au nombre dix-huit, étaient déjà là, au garde à vous, à m'attendre. Seamus s'époumona

derrière moi :

« Saluez le chef ! »

Et eux, tous en chœur :

« Salut chef, section Est prête à l'action ! »

Ça me donnait toujours envie de rire, mais je restais impassible et saluais ma section d'un signe de tête. Je prenais des mains de Seamus le télégramme envoyé par les guetteurs et y jetais un coup d'œil rapide. C'était ni plus ni moins que ce qu'il m'avait déjà expliqué, un troupeau de rhinotaures de taille assez conséquente fonçait droit sur la barrière Est. En sortant par le hangar-sas, nous serions sur eux rapidement. Je sentis le stress monter et faire vibrer chacun de mes muscles. Si l'attaque avait été de plus petite envergure, les lance-flammes autour de la barrière auraient pu être suffisants pour la repousser. Mais cette-fois il s'agissait d'un sacré groupe, il allait falloir prendre plus de risques.

« Ok les gars, on a des rhinotaures sur les bras, a priori une vingtaine de bestioles ou plus, et pas contentes du tout. On sort du sas, on prend sur la gauche et on fonce. L'objectif principal c'est de les faire dégager de là avant qu'elles ne parviennent à endommager la barrière. Mais si on en bousille une paire, ce sera d'une pierre deux coups, on rechargera les garde-manger ! »

Je pointais du doigt les véhicules.

« On prend les arbalètes, les pieux, avec les équipes habituelles ! Gardez l'objectif en tête et suivez les drapeaux. »

Je laissais passer une seconde de silence, puis haussais le ton :

« Aller bougez-vous ! »

Je n'avais pas encore prononcé les derniers mots que mon équipe s'était mise en mouvement. Avec agitation mais en bon ordre, ils se saisirent des arbalètes et de leurs carquois dans les râteliers alignés contre l'un des murs du hangar. Quatre équipes s'emparèrent de harpons, qu'ils chargèrent sur les plateformes. C'étaient nos principales armes : des arbalètes légères, et des lance-harpons – en somme, des arbalètes géantes qui tiraient des lances grandes comme un homme. Les harponneurs étaient installés sur les plateformes, nos véhicules « poids lourds », tandis que les arbalétriers montaient sur les quads, nos véhicules légers. Sur chaque quad, un pilote et un tireur, qui fonctionnaient en équipe, sur les véhicules lourds, deux tireurs et un pilote.

« Tout le monde a bien suffisamment de sève ? » Demanda Seamus à la cantonade.

Il reçut un assentiment général, ce qui ne m'étonna pas. À chaque retour de sortie, les équipes devaient s'assurer que leur véhicule était prêt à partir pour la

prochaine expédition. La « sève », c'était notre carburant. C'était littéralement la sève d'un arbre bien particulier de Terre-II, qui avait la propriété d'être inflammable une fois extraite du tronc. Une ressource miraculeuse, en somme, mais qui avait le gros désavantage de n'être disponible qu'en forêt. Cela faisait plusieurs générations que nous vivions sur les stocks constitués par nos ancêtres, à une époque où la sève semblait facile à se procurer. Un frisson me parcourut, comme chaque fois que je pensais aux grands arbres et à la lisière sombre. Je chassais ces images oniriques de mon esprit, je devais rester concentré. J'enfourchais le quad que je partageais avec Seamus, en tête de file. Dans leur centre de commande, les techniciens attendaient mon signal pour ouvrir le sas. Malgré son perfectionnisme agaçant, Seamus était doté d'une force assez impressionnante. Il était notre seul manieur de harpons en mode manuel. Moi qui aimais piloter, j'y trouvais mon compte, puisque sa technique nécessitait de s'approcher au plus près des bêtes afin qu'il puisse frapper. C'était dangereux, mais efficace, et puis cela plaisait au reste de la troupe qui se vantait régulièrement de la dextérité de notre duo.

« On part au moteur les gars, pas de voile, on reste efficaces ! » Lançais-je, sans me retourner.

Le bruit des moteurs qu'on enclenche me répondit. Mes hommes enfilèrent leurs casques, qui protégeaient du soleil, de la poussière et des éventuels projectiles. J'étais le seul à me démarquer avec mon foulard et mes simples lunettes, mais je n'aimais pas me sentir trop étriqué dans ma tenue. C'était pour la même raison que je ne portais presque jamais ma veste matelassée. Chaque véhicule, en plus de son moteur à sève, était équipé d'une voile montée sur un mât. On les déplaçait lors des trajets plus longs, lorsqu'il s'agissait d'économiser un maximum de carburant. Ainsi, on perdait un peu en vitesse et en maniabilité, mais on pouvait rouler plus loin, plus longtemps. Aujourd'hui cependant, il n'était pas question d'aller loin, mais d'être efficace. Je levais le bras en direction des techniciens, et la porte du sas trembla dans un grincement désagréable. C'était une lourde porte métallique, dans un métal vestige de nos ancêtres terriens et de ce qu'ils avaient ramené sur Terre-II. Alors qu'elle n'était pas encore complètement ouverte, je fis rugir le moteur de mon engin et m'élançais, Seamus accroché derrière moi. L'ensemble de la troupe me suivit, huit véhicules qui jaillirent hors du hangar comme une meute affamée – et priant pour sa survie. Au bout d'une minute à peine, je commençais à distinguer la poussière faite par le troupeau, et à entendre le mugissement des bêtes. C'étaient des cris graves, ardents, effrayants. On eut dit qu'ils sortaient des entrailles de

quelques monstres. Leur vibration vous prenait à la gorge et je sentais, presque comme si elle était palpable, cette rage absolue qui les animait. À l'approche du troupeau, je faillis ralentir, ébahi. Il n'y en avait pas vingt-cinq ou trente, il y en avait bien plus ! Plus que tout ce que j'avais pu voir auparavant, au moins une cinquantaine ! Je jurais entre mes dents. Mais qu'est-ce qu'ils avaient fichu, ces maudits guetteurs ? Ils n'avaient pas les yeux en face des trous ou quoi ? Un troupeau d'une telle taille, comment pouvait-on se tromper à ce point dans un signallement ? Encore heureux qu'il n'avait pas encore atteint la barrière, il fallait absolument qu'on parvienne à leur faire faire demi-tour. Je filais un grand coup de coude à Seamus, mais il avait déjà compris. D'un mouvement fébrile, il saisit le drapeau rouge accroché sur son côté, le leva le plus haut possible et l'agita de toutes ses forces. La section comprendrait le message : risque élevé, prudence, mais on conserve la manœuvre. Et si ces imbéciles de guetteurs voulaient bien ouvrir les yeux, peut-être enverraient-ils une autre section en renfort. Mais autant ne pas compter dessus. S'ils n'étaient pas capables de voir des bêtes de plusieurs tonnes, ils ne risquaient pas d'apercevoir un drapeau ! Je continuais de les insulter mentalement, déchargeant ainsi mon appréhension en même temps que je fonçais vers le danger. Derrière moi, mon collègue était prêt, du moins aussi prêt qu'on pouvait l'être face à l'enfer. Je réfléchissais à toute allure. Les rhinotaures étaient trop nombreux. Il allait falloir improviser, et vite. Je songeais que si nous recevions l'assistance des lance-flammes, cela pourrait changer la donne. Il fallait donc qu'on dévie le troupeau vers sa droite, et qu'on les pousse jusqu'au poste des incendieurs le plus proche. Je me tournais à demi vers Seamus :

« Drapeau violet » Criais-je.

Seamus leva le drapeau, violet pour que les troupes nous suivent de près dans une méthode d'encercllement. Nous n'étions plus qu'à quelques mètres des animaux de tête, deux énormes mâles aux babines écumantes. Je sentais leur odeur forte, j'avais presque l'impression de voir leurs veines palpiter sous le cuir. Les trois autres quads arrivèrent presque en même temps sur les flancs de l'énorme troupeau, mes hommes nous collaient au train. Drapeau noir, feu à volonté. Les arbalétriers tirèrent de concert. Seamus planta sa lance dans un arrière-train, la bête blessée mugit et s'écarta d'un bond, bousculant ses congénères. C'était ça ! Prometteur mais insuffisant. Blessée mais solide, elle reprit sa place dans le rang. Le bruit des sabots, mêlé à celui des moteurs, était assourdissant. La poussière me prenait à la gorge, je sentais mon cœur battre dans mes tempes. Nous devons les faire tourner, et vite, la barrière se

rapprochait inexorablement. J'accélérais d'un coup brutal, et fonçais à toute allure vers les colosses qui menaient la charge, jusqu'à les dépasser.

« Qu'est-ce que tu fiches bon sang ! » S'égosilla Seamus.

« Pique-les ! Pique les chefs ! » Hurlais-je en réponse.

« Espèce de taré, on va crever ! »

Mais il s'exécuta, piquant violemment le flanc de l'une des deux bêtes, qui hurla à la mort. Secouant sa grosse tête, elle tenta de nous envoyer dans le décor, mais j'avais anticipé. J'accélérais, la manette des gaz à fond. Le bolide roulait devant les deux monstres, je pivotais vers ma droite... Et cela fonctionna ! Fous de rage, les deux rhinotaures de tête infléchirent leur course pour suivre notre véhicule. Oubliant un instant leur objectif initial, ils semblaient bien décidés à nous piétiner. Je roulais vers le poste des incendieurs comme si ma vie en dépendait – ce qui était probablement le cas. Il s'agissait d'amener les animaux à portée, mais pas trop près, pour ne pas prendre le risque qu'ils causent des dommages. Tandis que je filais comme le vent, mes hommes continuaient de harceler les bêtes par le flanc, pour les encourager à suivre le mouvement. Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètre de la portée des projecteurs de flammes, j'espérais qu'ils nous avaient vus. S'ils avaient ne serait-ce qu'un peu de bon sens, leurs machines étaient chargées et prêtes à tirer. On arrivait maintenant dans la zone de tir. J'y entrais, et comptais jusqu'à dix.

« Tourne, on va cramer ! Hurla Seamus.

— Dix ! » Criais-je en réponse.

Je braquais complètement à droite et le brasier se déchaîna. Les lance-flammes entrèrent en action et l'enfer se déchaîna. Les mammifères tombaient, calcinés, ou continuaient à courir en mugissant, le feu léchant leur cuir. Dans le chaos le plus total, les harponneurs vinrent ensuite se joindre au combat, pour achever ceux qui tombaient au sol. Dans la panique, des bêtes en fuite piétinaient leurs congénères blessés, et certaines foncèrent même sur la barrière. Je grimaçais. J'étais presque sûr que plusieurs d'entre eux étaient venus s'écraser dessus, causant certainement des dégâts que j'espérais sans trop de gravité. J'avais fait demi-tour pour constater le carnage général. Il me sembla que les deux meneurs du troupeau avaient été abattus, les bêtes survivantes s'enfuyaient de manière désordonnée. Les harponneurs s'acharnaient sur un petit groupe perdu et affolé. Fronçant les sourcils, je trouvais que certains s'approchaient beaucoup trop des animaux. Ils avaient des armes d'une portée honorable, bon sang, ce n'était pas pour rien ! Je continuais pourtant d'observer sans intervenir : ils avaient fait du bon travail et je comprenais qu'ils aient envie de se défouler un peu sur nos